

Les gardes gagnaient du terrain. . .

Mais déployés tous les deux en tirailleurs ils n'avançaient que prudemment, se défilant derrière les arbres, pour ne pas servir de cible à leurs adversaires.

—Lâche le fusil, ordonna encore Maurice, et enlevons Conrad vite.

Et tous deux, chargeant le corps ligotté, qui par les pieds, qui par la tête, ils s'élançaient sur la droite, sortant de la coupe franche pour gagner un épais taillis.

Mais les gardes surpris de ne pas recevoir de décharge en riposte, prenaient courage et audace et s'élançaient sur les traces de Maurice et de Justin.

M. de Prévannes comprit bien vite que porter ainsi un corps humain à travers bois était chose absolument impossible. Autrement, ils allaient être pris et cernés.

Des cris lointains, des coups de cornes, annonçaient en outre que d'autres gardes arrivaient au secours de leurs camarades, les croyant fortement engagés.

Force fut donc aux fugitifs de reprendre une ligne de la forêt, pour pouvoir courir sur l'herbe douce sans rencontrer d'obstacle.

Le père Viaume, Sophie Lacoste et Zorka avaient eu la même idée.

Et le vieux policier, tenant ses cottes à pleines mains, filait, tel un lapin, tout en ronchonnant entre deux jurons :

—Si jamais on m'y repince à me déguiser en vieille femme, pour courir les bois la nuit, je veux être pendu ! . . . Oui !

Les gardes maintenant certains de ne pas avoir à essuyer de coups de feu, avaient rechargé leurs armes et tiraient tout en courant.

Et ils tiraient à balle.

La lune continuait à éclairer la forêt, leur permettant de diriger leur tir.

Un cri, un hurlement de douleur !

Zorka venait d'être frappée ! . . .

Elle continua à courir, en trébuchant, quelques mètres encore, puis elle s'éroula.

Toujours portant le corps de Conrad, Maurice et Justin étaient déjà près d'elle.

Ils s'arrêtaient.

—Ne me laissez pas ! . . . Ne me laissez pas là ! . . . gémit la malheureuse. Emportez-moi ! . . . Si je retombe dans leurs mains. . . il me fera subir tous les supplices ! . . .

Toujours la terreur que lui inspirait M. de Malthen ! . . . Elle la poursuivait jusque dans la mort elle-même.

Maurice de Prévannes était réellement un grand caractère.

Pas une seconde, il n'hésita.

—Lâche Conrad ! ordonna-t-il à Justin.

Le corps du ligotté s'en fut rouler une seconde fois dans l'herbe.

Puis tous deux soulevèrent le corps de la blessée et l'emportèrent dans une course rapide.

—Merci ! merci ! disait la malheureuse. Oh ! s'il me reprenait, s'il me reprenait ! . . .

Les gardes voyant un homme tomber au milieu de la ligne, renonçaient à leur poursuite, se contentant de leur capture.

C'étaient deux forestiers attachés depuis de nombreuses années au domaine du comte.

—Ah ! ah ! s'écria le plus âgé, M. Gnthberg, nous en tenons un, au moins. . . Et celui-là, nous ne le lâcherons pas. . . Aide-moi, Hartung. . . Aide-moi vite ! . . .

Hartung s'empessait d'agir ainsi que le lui recommandait son camarade.

—Tiens ! s'écria Gutberg, il est attaché. . . Et solidement encore. . . Qu'est-ce que cela veut dire ?

Hartung, du tranchant de son couteau de chasse, coupait les liens qui ficelaient Conrad.

Et celui-ci bondit sur ses pieds.

—Herr Conrad ! Herr Conrad ! s'écrièrent à la fois les deux forestiers.

Et ce fut une longue suite de "Gnädiger Gott !" Dieu puissant ! Gott erbarme ! . . .

—Tas de brutes ! cria Conrad, furieux de leur stupeur, Quand vous serez là à me regarder comme des grues ! . . . Oui. . . C'est moi. . . J'ai été pris par des braconniers. . . Et ils ont été obligés de me lâcher pour s'enfuir. . .

Pourquoi Conrad cachait-il la vérité à Gutberg et à Hartung ? . . .

Pourquoi imposait-il silence à leurs exclamations et à leurs questions ? . . .

Les deux gardes voulaient reprendre leur poursuite, il les arrêta et leur donnait l'ordre formel de rester en place.

Il commençait même une incompréhensible histoire, leur recommandant de ne souffler mot à âme qui vive de l'aventure.

—Je ne les connais pas, ces braconniers, conclut-il, ils sont nombreux. . . Ce sont des fraudeurs. . . des faux monnayeurs peut-être. Je veux me charger moi-même de l'enquête. . .

Et, chose surprenante, Herr Conrad arrosa Gutbert et Hartung de plusieurs pièces d'or.

Les deux forestiers n'y comprenaient rien, mais les pièces de vingt marks étaient bien *l'ultima ratio* de toute l'affaire.

Et puis Herr Conrad ne leur promettait-il pas de nombreuses primes lorsqu'il aurait recours à eux pour arrêter toute cette bande de mystérieux fraudeurs ?

L'or, même en petite quantité, a le don de faire souvent tourner le lait des consciences les plus pures. Et les consciences des gardes allemands ne demandent qu'à aisément tourner.

Cependant, les fugitifs se rendaient promptement compte qu'ils n'étaient plus poursuivis par les gardes.

Epuisés, haletants, d'ailleurs, ils étaient, au bout de peu de temps, forcés de s'arrêter.

On ne peut se douter de ce qu'est un fardeau humain, et combien, aux bras les plus vigoureux, il pèse.

Zorka se plaignait, d'ailleurs, la malheureuse : les désordonnés mouvements de la course la faisaient atrocement souffrir.

—Grâce ! Pitié ! finit-elle par crier.

De plus, répétons-le, ils n'en pouvaient plus.

—Voyons, fit le père Viaume, qui ralliait le groupe de ses amis, elle a été frappée par ces imbéciles, cette enfant ! Je vous demande un peu si ça a raison d'être, oui !

—J'étouffe ! J'étouffe ! murmura la Tzigane.

Sophie Lacoste écarta sa gorgerette, et déchirant la chemise, mit à nu une épouvantable blessure.

La balle était entrée dans le dos, longeant la colonne vertébrale, et elle avait dû se loger dans le poumon, car elle ne sortait point par la poitrine.

Zorka respirait avec peine. Par moments, une mousse sanglante venait franger ses lèvres, et alors sa tête se renversait, et le blanc de ses yeux apparaissait sous la palpitation agitée de ses paupières.

—Elle est perdue, murmura Maurice, dès qu'il eut, aux reflets de la lune blafarde, pu se rendre compte de l'atroce et impardonnable blessure.

Si bas qu'il eût parlé, la Tzigane l'entendit.

Les affres de la mort développent et multiplient à l'infini les perceptions des pauvres êtres qui se préparent, en d'atroces angoisses, à passer de l'autre côté de la vie.

—Oui, fit la Tzigane, je vais mourir. . . je le sens bien. . . Zorka va partir pour le pays des rêves. . . Pauvre Zorka ! . . . Elle va retrouver Mirko. . . Mirko qu'elle aimait tant ! . . .

Sophie Lacoste s'était agenouillée auprès de la Tzigane, et silencieusement pleurait.

—Il ne faut pas pleurer, Sophie, murmura la moribonde, Zorka va être heureuse ! . . . Elle va être unie à Mirko. . . Mirko ! . . . qu'elle aimait ! . . .

S'adressant à Maurice :

—Vous ! dit-elle, l'attirant à elle, vous. . . qui avez été si bon ! . . . vous qui avez sauvé la pauvre Zorka des mains de ce monstre, faites encore quelque chose pour elle ! . . .

—Tout ce que vous me demanderez. . . ma pauvre enfant ! . . . Tout ce qu'il me sera possible de faire ! . . . Je vous le promets.

—Jurez-le ! . . .

Maurice étendit la main.

—Je le jure, Zorka, quand bien même il me faudrait courir les plus grands dangers.

—Oh ! fit-elle, vous êtes bon ! vous ! . . .

Et elle ajouta, plongeant ses regards déjà noyés dans les siens :

—Comme elle sera heureuse ! . . . Et pure ! . . . Et chaste ! . . . Un ange que les autres anges pourraient porter sur leurs ailes. . .

—Qui ? Elle ? demanda anxieusement M. de Prévannes.

—Laissez-moi ! . . . Vous qui m'avez sauvée. . . Laissez-moi vous demander ma dernière grâce. . .

—Parlez ! Parlez ! lui répondit Maurice.

—Là ! . . . Tout auprès, sous de grosses roches. . . j'ai caché. . . j'ai enfoui, avec bien des peines, oh ! qu'elles étaient lourdes ces pierres ! . . . Elles ont déchiré mes pauvres mains. . . mais, au moins. . . ni les loups, ni les ours, ne dévoreront. . . tout ce qu'ils ont laissé de Mirko. . . de mon pauvre Mirko ! . . .

D'un geste de la main, elle désignait un taillis en pente, couronné par des amas de pierres moussues, qu'argentait à cet instant la lune.

—Tu as promis. Tu as juré ! mon cher seigneur. . .

—Et je le jure encore.

—Tu mettras mon corps sous les roches, à côté de la tête de Mirko.

—Oui ! Pauvre enfant ! Je te l'ai promis ! . . .

—Nous dormirons ensemble. . . longtemps. . . longtemps. . . Toujours. . . Et maintenant que je suis certaine de posséder ce sommeil. . . je vais mourir. . . tranquille. . . heureuse. . . En appelant sur ta tête, Excellence. . . et sur celle que tu aimes. . . tous les bonheurs. . . d'une vie heureuse. . .

M. de Prévannes allait adresser une question à la moribonde,